

PAUL VERCHÈRES

# Le roi des racketeers



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # NS-004

# **Le roi des racketeers**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 848 : version 1.0

# **Le roi des racketeers**

Collection *Guy Verchères*  
gracieuseté de Jean Layette  
<http://editions-police-journal.com/>

# I

Le mois de juin tire à sa fin.

La température n'a pas été bien belle.

Le temps était froid, on pouvait se baigner très rarement.

Mais Guy Verchères s'était livré à son sport favori, la pêche.

Oh, ce n'est pas qu'il faisait de grandes expéditions dans les lacs des Laurentides, non, loin de là.

Il n'allait, qu'à quelques milles de Montréal, pécher dans les petites rivières.

Paul, son cousin, journaliste à Police-Journal, se moquait souvent de lui, surtout lorsqu'il le voyait revenir bredouille ou avec cinq ou six petites barbottes.

— Tu devrais prendre des cours, Guy.

– J'aimerais bien ça te voir pécher, toi.

– Tu serais peut-être surpris.

Tout à coup, Paul demanda :

– Samedi, qu'est-ce que tu fais ?

– Rien, pourquoi ?

– Je vais demander mon avant-midi de congé et nous allons à la pêche.

Guy se mit à rire.

– Toi, tu veux venir à la pêche ?

– Pourquoi pas ?

– Je te prends au mot, samedi.

– Où irons-nous ?

– Où tu voudras.

– Loin ?

– Non, non, je ne veux pas aller loin, protesta Guy.

Paul réfléchit :

– J'ai entendu dire que c'était bon à l'île Ste-Hélène !

– À l'île ?

– Oui.

– Alors, nous irons là.

Et le samedi, on pouvait voir les deux cousins, armés de leurs cannes à pêche, se diriger vers l'entrée du Pont Jacques-Cartier.

Ils montèrent dans l'autobus menant à l'île Ste-Hélène. En arrivant à l'île, ils descendirent immédiatement de l'autobus.

Ils se dirigèrent vers le petit quai en face de Montréal. Déjà, on voyait trois ou quatre ombres.

– Nous ne serons pas seuls, dit Paul.

– Il y a toujours du monde.

Ils arrivèrent au bord.

Trois hommes pêchaient.

– Ça mord ? demanda Guy.

– Pas l'yable, répondit l'un des pêcheurs en crachant dans l'eau.

– J'en ai pris deux, répondit un autre.

Paul ne perdait pas de temps.

Il apprétait déjà sa ligne.

— Tu te dépêches ! remarqua Guy.

— Je t'ai dit que j'en prendrais plus que toi.

— C'est ce que nous verrons.

Guy commença à préparer sa ligne.

Paul venait de mettre la sienne à l'eau.

Vers dix heures, Guy prit le premier poisson.

— Ha, ha, tu vois !

Paul se pencha :

— C'est une belle barbotte.

— Je ne fais que commencer, elles vont grossir,  
tu vas voir !

Vers onze heures et demie, l'Arsène Lupin  
canadien français en prit un autre.

— Un crapais.

Paul ne parlait plus.

Il maugréait :

— Comment se fait-il que...

Guy sourit :

– Ils me connaissent, c'est pour ça !

Vers midi et quart, Guy laissa sa ligne de côté.

Il défit une boîte contenant les sandwichs.

– Viens dîner, Paul !

En maugréant toujours, Paul s'approcha.

– Il faut être patient, Paul, dit Guy en souriant.

– En tout cas, tu peux être certain d'une chose.

– Quoi ?

– Tu ne me reprendras plus à venir à la pêche.

Guy éclata de rire :

– Et c'est toi qui voulais me donner une leçon !

Paul continua de manger en silence.

Aussitôt qu'il eut fini, il retourna à sa ligne.

Guy le rejoignit peu de temps après.

Puis, la face des choses changea.

En moins de cinq minutes, Paul attrapa une belle perchaude et une grosse barbotte.

Il était redevenu souriant.

– Je ne prends pas que des petits poissons,  
moi !

– Tu vois, tout à l'heure tu maugréais et  
maintenant ta es radieux.

Guy soupira :

– Voilà le plaisir de la pêche.

Soudain, Guy tressaillit.

Sa ligne venait de se tendre.

Il tira :

– Ça m'a l'air d'en être un gros !

Paul sourit :

– Ta ligne doit-être prise au fond.

– Non.

Guy tirait.

Elle avance.

Il se tourna vers Paul.

– Aide-moi.

En souriant, Paul s'approcha de son cousin.

Il prit le bout de la ligne.

Les deux hommes tirèrent de toutes leurs forces.

— C'est vrai, tu as quelque chose.

On voyait une masse sombre qui s'approchait du rivage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Guy se pencha :

— Mon Dieu !

— Quoi ?

Les autres pêcheurs s'approchèrent.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Regardez !

Tous les yeux se portèrent vers la masse sombre qui sortait de l'eau.

— Un noyé !

— Un corps !

— Vite, montez-le !

Quelques-uns tirèrent sur la corde.

Les autres aidèrent à le soulever.

Enfin le corps fut déposé sur la berge.

– Une femme !

Guy se pencha légèrement sur elle.

– Elle n'a pas séjourné longtemps à l'eau.

– Non ?

– Une journée, deux jours tout au plus !

Un des pêcheurs était allé quérir la police du pont.

Le constable arriva à la course.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Paul Verchères lui montra le cadavre du doigt.

– Mon cousin a péché ça !

– Mais c'est une femme ?

– Oui.

Le constable eut des éclairs dans les yeux.

– Où est votre cousin ?

– C'est moi, fit Guy en s'avançant.

– Comment se fait-il que vous ayez péché ça ?

– Demandez-le au cadavre ! Moi, je ne le sais

pas !

- Tiens, tiens, vous voulez faire le drôle !
- Du tout !

Le constable sortit un calepin.

– Vous allez tous me donner vos noms. Et je commence par vous, jeune frais. Votre nom, votre adresse ?

Guy salua :

– Guy Verchères !  
– Ce n'est pas le temps de farcer, reprit le constable.

– Mais... je...

– Votre nom ?

– Guy Verchères !

– Comment, encore ?

Paul s'avança :

– Son nom est Guy Verchères, et moi, je suis Paul Verchères, journaliste. Je vais écrire un article sur la compétence et la clairvoyance du constable de l'île Ste-Hélène.

Le constable se mit à bégayer :

– Alors... c'est vous l'Arsène Lupin canadien ?

– C'est ce qu'on dit ! fit Guy.

Un peu penaud, le constable prit le nom des autres hommes.

Pendant ce temps, avec sa curiosité habituelle, Guy se mit à examiner le cadavre.

Paul le regardait faire.

– Regarde !

Paul se pencha :

– Mais, il manque une main !

En effet, le cadavre de la femme n'avait qu'une main. L'autre avait été coupée au poignet.

– Et c'est tout récent, dit Guy.

– Ça m'a l'air.

Guy remarqua en plus qu'autour du cou, on pouvait voir une mince ligne rouge.

– Elle a peut-être été étranglée !

– Avec une corde très mince, remarqua Paul.

– Un fil de fer !

Le constable revint vers eux.

– Que pensez-vous de cette affaire ? demanda-t-il.

Guy répondit assez brutalement.

– Je n'ai rien à penser. C'est votre affaire... c'est l'affaire de la Police Provinciale.

Puis se tournant vers Paul :

– Viens !

– Où ?

– Continuer notre pêche !

Mais les deux Verchères ne continuèrent pas à pêcher. Ils descendirent au bord de l'eau, plierent bagage puis remontèrent pour prendre l'autobus.

Comme ils sortaient de l'île, ils aperçurent la voiture de la Police Provinciale qui faisait son entrée !

– Une autre affaire de meurtre ! murmura Guy.

– Tu crois ?

– Ça m'en a tout l'air !

## II

Les deux Verchères arrivèrent à la maison pour souper.

Ils se changèrent vivement.

Puis ils se dirigèrent vers le petit café situé en face de leur demeure.

— Bonsoir, Louis !

— Bonsoir, messieurs !

Ils s'assirent à une table et commandèrent leur repas.

Guy se leva et alla acheter un journal du soir.

Pendant que Louis était à préparer leur commande, Guy ouvrit son journal !

— Rien de nouveau ? demanda Paul.

— Pas grand-chose.

Il lut un court article, puis laissant son journal :

- Tu crois ça, toi, l'affaire du trésor ?
  - Quel trésor ?
  - Les deux Français qui sont arrivés au Canada avant hier !
  - Je n'ai pas lu ça.
  - Un Français et sa femme sont arrivés ici avant-hier. Ils possèdent un plan d'un trésor fabuleux qu'un de leurs ancêtres aurait caché quelque part.
  - Où ?
  - Personne ne le sait. Le plan doit l'indiquer !
  - Pour moi, murmura Paul, cette histoire me semble un peu fantastique !
  - C'est justement ce que je pensais.
- Louis arriva avec les plats.
- Les deux cousins mangèrent avec appétit.
- Que fais-tu ce soir ? demanda Guy à son cousin.
  - Je me repose. Toi ?

– Je crois que je vais aller rendre visite à Théo Belœil.

– Théo Belœil ?

– Oui. Je voudrais savoir ce que c'était que cette affaire de corps que nous avons péché.

– Comme tu voudras.

Lorsqu'ils eurent fini de manger, les deux hommes revinrent à leur appartement.

Guy se dirigea vers le téléphone.

Il signala le numéro de téléphone de Théo Belœil, chef de l'escouade provinciale des homicides.

– Allo !

– Madame Belœil ?

– Oui.

– Guy Verchères. Monsieur Belœil est là ?

– Il est à souper.

– Ne le dérangez pas. Demandez-lui s'il peut me voir ce soir ?

Verchères entendit crier :

– Théo, c'est Verchères, il voudrait te voir.

La voix du gros homme répondit :

– Qu'il vienne.

Madame Belœil reprit à l'appareil :

– Vous pouvez venir, monsieur Verchères.

– Très bien, je serai chez vous vers huit heures.

– Nous vous attendrons.

– À tout à l'heure.

Il raccrocha la ligne.

– Il était là ? demanda Paul.

– Oui, il vient d'arriver.

– S'il y a quelque chose d'important dans cette affaire, laisse-le moi savoir. J'aimerais bien passer la primeur.

– Ne crains rien, tu le sauras à temps.

Guy finit de lire son journal.

Puis vers huit heures moins quart, il se leva.

– Tu pars ?

— Oui, répondit-il. Mais je ne serai pas longtemps.

— Comme tu voudras. Moi, je ne me coucherai pas plus tard que neuf heures. Cette journée en plein air me porte à dormir.

— Ça va te faire du bien.

Guy se dirigea vers la porte.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Il sortit.

Il monta dans un tramway.

Vingt minutes plus tard, il sonnait à la maison de Théo Belœil.

Toto, le garçon de Théo, vint répondre.

— P'pa ! P'pa ! C'est Guy.

Belœil s'avança :

— Fais-le entrer.

— Entrez ! dit Toto.

Belœil gronda son fils.

– Écoute Toto, je t'ai déjà dit d'appeler tous les gens monsieur. Ce n'est pas Guy, c'est monsieur Verchères.

– Bon !

– Maintenant, va jouer en arrière.

– Ah ben, p'pa... j'veudrais rester avec vous autres.

– Va jouer en arrière.

Le petit Belœil se retira en maugréant.

– Entre !

Théo fit passer Verchères dans son cabinet de travail.

– Assieds-toi !

– Merci.

Belœil sortit un gros cigare.

– En veux-tu un ?

– Non, j'aime mieux les cigarettes.

Les deux hommes s'allumèrent.

Puis Belœil demanda :

– Je suppose que tu viens te renseigner sur le poisson que tu as pris cet après-midi ?

– Justement. Il était gros, n'est-ce-pas ?

– Oui, assez !

Belœil envoya une bouffée de fumée en l'air.

– Nous sommes déjà assez avancés !

– Ah !

– Nous savons tout d'abord que c'est un assassinat.

– Je m'en doutais, figure-toi.

– Comment ça ?

– Bien, la main coupée ! Puis la ligne rouge autour du cou.

– Justement. Le docteur déclare qu'elle a été étranglée.

– Ensuite ?

– Nous l'avons déjà identifiée.

Cette fois, Guy fut surpris.

– Déjà ?

– Ça te surprend un peu, n'est-ce pas ?

- Je l'avoue... qui est-ce ?
- Madame Henri De Verne !
- De Verne...
- Soudain, Guy sursauta :
- Mais ce De Verne., n'est-ce pas le Français qui...
- Justement. Celui qui recherche le trésor d'un de ses ancêtres.
- Il a identifié le corps de son épouse ?
- Oui. Il est venu à la morgue, il y a quelques minutes. Il m'avait rapporté la disparition ce matin. Alors, tout à l'heure, en lui montrant le cadavre, je lui ai demandé :
- Est-ce bien là votre femme ?
- Oui, pauvre Marie-Louise !
- Maintenant, je voudrais vous poser une question, monsieur De Verne ?
- Allez-y !
- Votre femme était-elle infirme ?
- Infirme ? mais... non, voyons...

– Il ne lui manquait pas une main ?

Il sursauta :

– Une main !

Soudain, il tressaillit :

– La main droite !

– Justement.

J'avoue que j'étais surpris :

– Comment savez-vous que c'était la main droite ?

– Parce que dans sa bague creuse, Marie-Louise conservait une copie du plan du trésor de mes ancêtres !

– Mais pourquoi lui ont-ils coupé le poignet au lieu de prendre seulement la bague ?

– Mais parce que Marie-Louise avait une bague dans chaque doigt.

– Ah, ah !

Alors, voilà la signification du poignet coupé !

Guy se gratta la tête.

– Plus j'y pense, plus cette histoire de trésor me semble invraisemblable.

– Tu crois ?

– Ça sent le « racketeer » à plein nez !

– As-tu l'intention de t'occuper de cette affaire ?

– Je ne sais pas. Je réfléchirai.

Guy sortit un calepin :

– Tu as l'adresse de ce monsieur De Verne ?

– Oui.

– Donne-la moi.

– Tu veux aller lui rendre visite ?

– Oui, justement.

– Quand ?

– Je ne sais pas, un de ces jours.

Théo lui donna l'adresse.

– Tu n'as pas d'idée sur l'assassin ? demanda Verchères.

– Probablement quelques voyous qui ont entendu parler de cette affaire de bague

renfermant un plan de trésor.

— Ah !

Verchères réfléchit :

— Après tout, tu as peut-être raison.

Il se leva.

— Tu pars déjà ?

— Oui, je suis fatigué !

— Attends quelques secondes, dit Théo.

Il se leva et sortit du salon.

Il revint avec une bouteille de bière et deux verres.

— Tu prends quelque chose ?

— C'est pas de refus.

Théo ouvrit la bouteille.

— Sers-toi.

Guy obéit.

Puis ce fut au tour de Théo de remplir son verre :

— Salut !

– Salut !

Après avoir bu, Guy demanda :

– Tu me permets de m'occuper de cette affaire ?

– Oh, fais comme tu voudras.

– Je ne te dis pas que je le ferai, mais peut-être.

Ils finirent de vider la bouteille.

Cette fois, Guy se leva pour de bon.

– Bonsoir Théo.

– Bonsoir Guy.

Belœil alla reconduire son visiteur jusqu'à la porte.

– Si j'apprends quelque chose de nouveau, dit Belœil, je t'appellerai.

– C'est ça. Bonsoir.

– Bonsoir.

Guy sortit.

Belœil murmura :

— Quelque chose me dit qu'il va s'occuper de cette affaire !

Belœil se trompe-t-il ?

Sinon, que fera Verchères ?

Qui a tué madame De Verne ?

### III

Henri De Verne, le fameux Français dont on parlait tant, s'était loué une suite à l'hôtel Windsor.

Ce soir-là, il discutait vigoureusement avec son ami Dédé, André était un autre Français du nom de De Boulion.

– Tout va bien, Dédé !

– Tu crois ?

– Puisque je te le dis !

– Mais la personne, pour les fonds ?...

– Nous l'aurons, tu verras. Ma petite annonce servira bien à quelque chose !

– Tu as mis une annonce ?

– Oui, dans les journaux !

Dédé tressaillit :

– Mais tu n'as pas peur...

– Non ! Car c'est toi qui recevras les visiteurs !

– Moi !

– Il le faut puisque ma secrétaire n'est plus... il faut quelqu'un !

– Bon, bon.

Dédé soupira :

– Je les recevrai !

– Il faudra être prudent et ne pas prendre n'importe qui !

– Ne crains rien, je sais juger mes gens.

De Verne soupira :

– Dans trois jours, je pars !

– Pour où ?

– Oh, dans le bout de l'Ontario.

– Mais pourquoi ?

– Pour te laisser le champ libre. Comme ça, en ne se doutera de rien. Absolument de rien. Tu pourras travailler en toute liberté !

Dédé haussa les épaules.

– Il y a une chose que je n'ai pas réussi à comprendre !

– Quoi ?

– L'assassinat de Marie-Louise.

De Verne tressaillit :

– Tu es un imbécile. Je te l'ai expliqué dix fois !

– Mais...

– D'abord, nous ne sommes plus que quatre. Jos et Pit sont déjà installés sur leur terre, il reste toi et moi, ici.

– Bon.

– Alors, une personne de moins pour séparer !

– Je trouve que ce n'est pas un motif suffisant pour tuer !

– Il y a l'autre, pauvre imbécile !

– Quel autre ?

De Verne haussa les épaules.

– Je vais te donner un exemple. Supposons que tu veuilles cambrioler une maison. Comment

t'y prendrais-tu ?

– J'attendrais qu'il n'y ait personne dans la maison.

– Et s'il y avait toujours quelqu'un ?

– Je m'arrangerais pour faire sortir ce quelqu'un, un coup de téléphone ou autre chose.

– Bonne mère ! C'est justement ce que je fais dans le moment !

– Comment ça ?

De Verne expliqua :

– Cette histoire de trésor ne semblait pas avoir éveillé la curiosité du monde. Il fallait l'éveiller plus que ça !

– Bon !

– Donc, il y a eu le meurtre. Demain tous les journaux publieront l'affaire du plan !

– Ensuite ?

– Dans trois jours, je pars. La police, les escrocs, enfin tout le monde s'occupe de moi. Pendant ce temps, vous autres, vous faites votre petit travail sans vous occuper de moi. Personne

ne cherche à savoir ce que vous faites. La curiosité publique sera portée vers moi. Je reste absent quinze jours. Je fais creuser à différents endroits et, comme tu t'en doutes, je ne trouve rien.

– Je m'en doute.

– Je viens vous rejoindre. Nous sommes riches !

Dédé se gratta la tête.

– Tout de même, cette histoire de meurtre... il me semble que nous aurions pu...

– Mêle-toi de tes affaires. C'est moi et non toi qui suis le chef.

– Bon, bon. Tes lettres sont parties ?

– Oui, deux. Nous réglerons ces deux affaires, puis nous recommencerons ailleurs.

– C'est ça !

– Mais les fonds !... il ne faut pas attendre !

– Demain, mon cher Dédé, tu trouveras un imbécile !

Henri se leva :

– Viens-tu avec moi ?

– Où ?

– Je descends au bar.

– Je te suis !

Les deux hommes allèrent prendre une consommation.

Puis ils remontèrent se coucher.

Verchères a donc raison !

Les deux Français ne sont donc que des racketteurs !

Mais quel coup préparent-ils ?

\*

Le lendemain matin, vers onze heures, Dédé était seul à la chambre.

Soudain, le téléphone sonna.

Il décrocha l'appareil.

– Allô ?

- Monsieur André De Boulion ?
- C'est moi.
- Il y a quelqu'un pour vous ici ?
- Ah, faites monter !
- Très bien !

Le Français alla se placer devant son miroir.  
Il répara sa tenue.

Deux coups furent frappés à la porte.

Il alla ouvrir.

Il se trouva en face d'un homme d'une quarantaine d'années.

- Monsieur ?
- Monsieur André De Boulion ?
- Oui.
- J'aimerais vous dire quelques mots !
- Très bien, entrez !

Boulion fit asseoir son visiteur.

– Tout d'abord, commença ce dernier,  
permettez-moi de me présenter ; je me nomme

Joseph Laflamme.

– Joseph Laflamme ?

– Oui ; je viens à propos de la petite annonce ! C'était vague mais j'ai quand même compris qu'il devait s'agir de quelque chose d'intéressant.

– Ah !

André réfléchit.

Puis il demanda :

– Vous avez de l'argent ?

– Un peu, oui.

Les deux hommes semblaient mal à l'aise.

Laflamme essaya de se faire apprécier de son compagnon.

– Tout d'abord, je dois vous dire que je m'y connais en affaires.

– Quel genre d'affaires ?

– Toutes les sortes d'affaires. J'ai déjà amassé quelques milliers de dollars dans toutes sortes de...

Il s'arrêta :

– Je peux compter que cela restera entre nous ?

– N'ayez crainte !

– Eh bien... je suis quelque peu...

– Voleur ?

– Monsieur ! C'est un nom qui ne me convient pas !

– Alors, disons que vous connaissez les affaires et que vous possédez plusieurs petits trucs dans votre sac.

Laflamme sourit :

– C'est justement ça !

Dédé observa quelques minutes de silence.

Il réfléchissait.

– Monsieur, dit-il à la fin, nous ne vous demandons que votre argent.

– Pourquoi ?

– Un secret !

– Mais il faut pourtant...

– Voici, si vous pouvez me passer cinq mille

dollars, je vous en promets le double d'ici un mois.

— Et quelles sont vos garanties ?

— Les garanties ?...

— Oui.

— Vous comprenez comme moi que, dans les affaires de ce genre, on peut guère en donner !

Laflamme semblait mal à l'aise.

— Je ne peux tout de même pas risquer...

— Eh bien, voici, vous avez entendu parler du riche Français, Henri De Verne ?

— Oui.

— Il pourra vous faire un billet !

— Qui me dit que cet homme possède quelque argent ?

— Monsieur !

— S'il est mêlé à votre affaire, c'est qu'il n'en a pas ou peu ! Sans ça, il vous avancerait peut-être l'argent !

Dédé sourit :

- Savez-vous que vous me semblez très intelligent !
- Merci !
- Je crois que vous ferez l'affaire !
- Bon !
- Je ne peux vous expliquer l'affaire tout au long, mais voici ce que vous devrez faire ! Vous connaissez la campagne ?
- La campagne ?
- Oui, la terre !
- Un peu.
- Il faudrait que vous en achetiez une !
- Une terre !
- Oui.
- Mais, pourquoi, grand Dieu ?
- Je ne peux vous en dire plus long. Mais, si vous achetez une terre, je vous promets qu'en moins de deux semaines vous la revendrez avec un profit exorbitant.
- Hein ?

– Quelqu'un ira vous trouver pour acheter cette terre. Laissez monter le prix. Il vous offrira très cher. Vous vendrez.

Il est entendu que je dois recevoir une commission sur la vente.

– Quelle commission ?

– Je vous donne 30%.

– Du profit ?

– Oui.

Laflamme réfléchit.

– Je vous préviens, reprit Dédé. Si vous acceptez mon offre, n'essayez pas de vous sauver avec le profit de la vente. Vous serez surveillé, et gare à vous !

– Bon, bon !

Laflamme se dit :

– Après tout, il n'y a pas d'argent à perdre. J'aurai une terre pour la valeur que je débourserai.

Il reprit à haute voix :

— J'accepte votre proposition. Dans quelle partie de la province voulez-vous que j'achète ma terre ?

— N'importe où. Où vous pourrez en trouver.

— Très bien. Aussitôt que j'aurai conclu mon marché, je vous le laisserai savoir.

— Bien ! Mais n'oubliez pas, il faut que je vois l'acte de vente.

— Entendu, vous aurez l'acte de vente.

Laflamme se leva.

Il tendit la main à son nouvel ami :

— Au revoir, monsieur.

— Au revoir, monsieur Laflamme.

— Et vous verrez, nous ferons des bidous.

— Je n'ai pas peur. Vous devez avoir un fameux bon plan.

Et Laflamme sortit de la chambre d'André De Boulion.

## IV

Ce matin-là, Guy Verchères se leva plus à bonne heure que son cousin.

Ce n'était pourtant pas son habitude.

Mais il n'avait pas sommeil.

Il s'habilla et descendit acheter le journal du matin.

Comme il revenait, Paul se réveilla.

– Tiens, tu es déjà debout ?

– Oui.

Paul s'étira :

– As-tu préparé le déjeuner ?

– Non. je viens d'acheter le journal.

Paul commença à se lever.

– Prépare-le, dit Guy, je vais jeter un coup d'œil sur le journal et tu pourras l'emporter au

bureau.

– O.K.

Guy s'assit dans un fauteuil et déplia le journal.

Paul était à se faire la barbe lorsque Guy cria :

– On parle du Français dans le journal.

– Henri De Verne ?

– Justement.

– Qu'est-ce qu'on dit ?

– Oh, toujours son fameux trésor !

– Ah !

– Il part en voyage.

– Pour où ?

– Dans le bout d'Ottawa, ça m'a tout l'air. Il a demandé l'aide de la police.

Paul remarqua :

– Sais-tu qu'il fait parler de lui, ce Français-là !

– Trop !

– Que veux-tu dire, trop ?

– Je me comprends.

Guy se leva.

Il approcha de la table que venait de mettre son cousin.

– Eh bien Paul, j'ai bien peur que tu ne me vois pas pour quelques jours.

– Comment cela ?

– Je pars en voyage, moi aussi.

– Tu ne vas pas suivre ce Français !

– Je t'ai dit que je voulais éclaircir cette affaire, et je l'éclaircirai.

– Quand reviendras-tu ?

– Je ne sais pas. Demande à De Verne.

Les deux hommes déjeunèrent en silence.

Puis Paul se prépara à sortir.

– Alors, tu es bien décidé ?

– Bien décidé !

Paul lui tendit la main.

Guy soupira :

– Merci.

– Et tu connais mon adresse. Si tu as de bonnes nouvelles laisse-le moi savoir.

– Je te souhaite bon voyage.

– Ah les journalistes, ils sont tous pareils. Ils voudraient tous avoir les nouvelles les premiers.

– Oui, mais je suis ton cousin.

Guy sourit :

– N'aie point crainte, je ne l'oublierai point.

– Tant mieux.

– Au revoir Guy.

– Au revoir Paul.

Paul sortit.

Aussitôt, Guy alla dans sa chambre.

Il commença à préparer sa valise.

Henri de Verne veut éloigner tous ceux qui pourraient causer du tort au travail organisé par Dédé.

Guy Verchères a donc tombé dans le piège.

Il partira pour la région d’Ottawa où il perdra son temps, pendant qu’ici dans la province, les Français se livreront à leur marché plutôt louche.

\*

André de Boulion ouvrit la lettre qu’il venait de recevoir.

Il lut :

– Monsieur André de Boulion.

Cher monsieur,

J’ai conclu un excellent marché. Je demeure maintenant à Jeneville, une assez grande terre près du lac. Si vous voulez me voir vous n’aurez qu’à demander la terre du nouveau cultivateur Pit Larouche.

J’espère recevoir votre visite bientôt.

C’était signé :

– Joseph Laflamme.

Dédé se frotta les mains.

– Il n'est pas fou, ce Laflamme. Je crois que j'ai pris un bon associé. Il n'a même pas loué la terre sous son véritable nom.

Dédé décrocha le téléphone.

Il signala un numéro.

– Allo gare Centrale ?

– Oui.

– Pouvez-vous me dire à quelle heure le prochain train pour Jennevile ?

– Un instant !

Le temps de regarder sur l'horaire puis la jeune fille reprit :

– Il y en a un à dix heures trente ce matin et l'autre à une heure cet après-midi.

– Merci mademoiselle.

Dédé raccrocha.

Il n'était que dix heures moins quart.

Il avait le temps.

Il prit le téléphone et appela deux de ses amis.

– Venez me rencontrer ce soir, à Jenneville.

– Jenneville ?

– Oui, je serai à l'hôtel. Nous avons du travail.

– Bien patron.

Puis Dédé glissa un petit sac dans sa poche.

Il sortit de sa chambre.

Vivement il se dirigea vers la gare Centrale.

Il alla vers le guichet.

– Un billet pour Jenneville.

– Aller et retour ?

– Oui.

Lorsqu'il eut son billet il regarda sa montre.

– Dix heures et dix, je suis juste à temps !

Dix minutes plus tard, il était en route pour la campagne.

Rendu à Jenneville il n'eut aucune difficulté à trouver l'endroit qu'avait loué son ami Jos Laflamme.

Il frappa à la porte de la maison.

Laflamme lui-même vint ouvrir.

— Tiens, bonjour monsieur André.

— Bonjour le nouveau fermier.

Laflamme avait véritablement l'air d'un fermier.

Il portait des salopettes, une paire de gros souliers de bœuf et une chemise rouge.

De plus, il s'était coiffé d'un énorme chapeau de paille.

— Entrez !

Dédé obéit.

— Hum ! la maison n'est pas mal.

— C'est joli n'est-ce pas ?

— Oui. Et comment aimez-vous votre nouvelle vie ?

— Je ne sais pas encore. C'est ma deuxième journée.

Laflamme fit asseoir son visiteur.

— Vous êtes seul ?

– Oui.

Laflamme se dirigea vers un buffet.

Il en sortit un papier.

– Voici le contrat de vente.

Dédé l'examina.

– \$4,000 ?

– Oui.

– Vous avez fait une bonne affaire je crois ?

– Comment ! vous croyez ? moi, j'en suis certain.

Dédé plia le contrat et le mit dans sa poche.

– Je peux l'emporter ?

– Comme vous voudrez. J'en ai une autre copie.

Dédé ne put s'empêcher de remarquer que Laflamme était loin d'être fou.

Il prenait ses précautions.

Tout est parfait.

De Boulion se leva.

- Vous partez tout de suite ?
  - Oui. Il ne faut pas qu'on remarque ma visite ici.
  - Ah bon, très bien.
- Dédé se dirigea vers la porte.
- Vous retournez à Montréal ?
  - Oui.
  - Quand pensez-vous pouvoir faire la vente ?
  - Dans une dizaine de jours probablement. Je viendrai avec l'acheteur.
  - Ah, vous serez là ?
  - Oui, mais vous comprenez, vous ne me connaissez pas.
- Laflamme sourit :
- Je comprends parfaitement.
  - Et je ne m'appellerai pas André de Boulion.
  - À quel prix vendrons-nous ?
  - Je ne sais pas au juste. Nous pourrons nous entendre par signe.
  - C'est parfait. J'attends votre visite. Vous me

le ferez savoir ?

– Une journée d'avance.

– Très bien.

De Boulion sortit.

Mais il avait menti à Laflamme.

Au lieu de prendre le train pour Montréal, il s'arrêta à l'hôtel où il demanda une chambre pour la nuit.

Le même soir, Jos Laflamme se coucha assez à bonne heure.

À dix heures, il dormait déjà.

Soudain, il s'éveilla en sursaut.

Il entendait un bruit curieux.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le bruit venait du dehors.

Lentement Laflamme se leva.

Il regarda sa montre.

– Une heure et dix !

Il s'approcha de la fenêtre.

Il prit quelque temps à s'habituer à l'obscurité.  
Puis soudain, regardant dans un coin de la terre, il aperçut trois ombres.

Trois hommes qui semblaient travailler.

Ils avaient un fanal qui jetait une triste lueur.

D'eux d'entre eux étaient penchés. L'un tenait une pelle et, semblait creuser. L'autre avait un petit sac à la main.

Ils creusèrent ainsi à trois ou quatre places.

Le sac se vidait peu à peu.

– Je me demande bien ce qu'ils veulent enterrer là ?

Soudain la lumière éclaira l'un des hommes.

– Mais... mais c'est De Boulion ?... mais oui. c'est lui... diable !

Dix minutes plus tard les trois hommes s'éloignaient.

Qu'étaient-ils venus faire ?

– Je vais le savoir.

Prestement, Laflamme passa une grosse paire

de bottines, enfila ses pantalons et jeta une veste de laine sur son dos.

Il ouvrit la porte et se dirigea vers l'endroit où les trois hommes travaillaient quelques minutes plus tôt.

Il sortit un canif de sa poche et gratta la terre.

Au bout de quelques minutes il alluma une allumette et se pencha.

Il ramassa quelque chose qu'il regarda longuement dans le creux de sa main.

— Ah, ah !

Laflamme eut un sourire satanique !

— Je comprends ! Ce n'est pas mal du tout. Je suis certain qu'on vendra la terre à un bon prix.

Et tout en se frottant les mains d'un air satisfait, Laflamme retourna se coucher.

Qu'a-t-il donc trouvé ?

Quel coup prépare donc De Boulion ?

Et pendant ce temps, que devient Guy Verchères du côté d'Ottawa ?

# V

Paul Verchères ne recevait pas de nouvelles de son cousin.

Cependant il achetait tous les jours les journaux d'Ottawa.

L'affaire d'Henri de Verne occupait toujours la première page.

Le Français avait commencé des recherches dans une vieille maison abandonnée.

On racontait que le lendemain de son arrivée dans la région, De Verne avait été victime d'un attentat.

Alors qu'il était couché au milieu de la nuit, il s'éveilla en sursaut.

Il avait entendu une sorte de grincement.

Vivement il avait porté le main à son revolver qu'il gardait sous son oreiller.

Sa porte de chambre venait de s'ouvrir lentement.

Brusquement De Verne alluma la lumière.

Aussitôt la porte de chambre se referma.

De Verne bondit hors de son lit.

Il ouvrit vivement la porte de sa chambre mais il n'y avait plus personne dans le corridor. Les voisins de chambre du Français n'avaient rien entendu.

La Police fit enquête mais on ne put retrouver le coupable.

Paul se dit :

– Guy doit certainement s'occuper de cette affaire.

Mais dans la chambre d'André De Boulion, le Français se réjouissait en lisant les journaux.

– Henri a le tour. Il est clair que cet attentat est un attentat simulé. Henri a le tour de faire parler de lui.

Soudain la sonnerie du téléphone résonna.

Dédé alla répondre.

Il parla quelques minutes à l'appareil.

Lorsqu'il raccrocha, il était tout souriant.

Il prit immédiatement du papier et une enveloppe et écrivit à son patron Henri de Verne.

Après avoir adressé l'entête, il inscrivit.

— Tout sera réglé dans deux jours. Il sera temps pour vous de revenir.

Il signa.

Il posa un timbre sur l'enveloppe et alla poster sa lettre.

Le lendemain matin, André De Boulion allait rencontrer un gros monsieur qui avait l'air d'un millionnaire.

— Monsieur Frogenson ?

— C'est moi.

— Je suis monsieur Dupuis, dit De Boulion.

Les deux hommes discutèrent durant quelques minutes puis ils prirent le train pour Jennevile.

Là-bas, Jos Laflamme travaillait comme un déchaîné.

Il ne s'y connaissait pas beaucoup en travail culturel mais il réussissait quand même à se débrouiller.

Un soir qu'il était à se reposer seul, dans sa maison, il entendit du bruit au dehors.

Il s'avança et regarda par la fenêtre.

Il aperçut alors De Boulion qu'il n'avait pas vu depuis quelques jours.

Dédé était accompagné d'un gros monsieur qui ici et là sous les indications de Dédé creusait la terre puis regardait ses trouvailles.

Un quart d'heure plus tard, les deux hommes s'éloignèrent.

Une demi-heure plus tard on frappait à la porte de la nouvelle demeure de Laflamme.

Le nouvel habitant se leva et alla répondre.

C'était un jeune garçon :

– Monsieur Larouche ?

– C'est moi.

– Un monsieur vient de me donner cette lettre pour vous.

— Merci.

Laflamme remit dix sous au commissionnaire.

— Merci beaucoup monsieur.

Laflamme ouvrit la lettre.

Il lut ces quelques mots :

— Serai chez vous demain avec l'acheteur ; De  
Boulion.

C'est donc le lendemain que devait se  
conclure le fameux marché.

Laflamme se leva assez à bonne heure.

Il commença son travail comme si rien n'était.

De temps à autre, il regardait sa montre.

— Ils ne viendront peut-être que cet après-midi.

Laflamme se trompait.

Vers dix heures, une grosse voiture s'arrêta  
devant la maison.

De Boulion descendit accompagné du gros  
monsieur.

Ils aperçurent Laflamme qui travaillait dans le  
champ.

Ils allèrent le retrouver.

– Monsieur Larouche ? demanda De Boulion.

– C'est moi.

Le gros monsieur se présenta.

– Mon nom est George Frogenson.

– Ah !

– Et voici mon compagnon André Dupuis.

– Que puis-je faire pour vous messieurs ?

– J'aimerais vous dire quelques mots,  
monsieur Larouche.

– Ah, à quel propos ?

– Pouvons-nous d'abord entrer dans votre  
maison ?

– Certainement, suivez-moi.

La flamme les fit passer dans la cuisine.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Ils prirent place sur les chaises de bois.

– Alors de quoi s'agit-il ?

Frogenson commença :

- Monsieur Larouche, vous avez acheté cette terre il n'y a pas longtemps, n'est-ce pas ?
- Quinze jours ?
- Vous aimez votre nouvelle vie ?
- Je m'y habitue peu à peu !

Frogenson se mit à rire.

– Qu'est-ce que vous avez ? demanda Laflamme.

– Je pense au bon tour que vous m'avez joué.

Laflamme parut très surpris :

- Moi, je vous ai joué un tour ?
- Oui, vous, monsieur Larouche.

Laflamme haussa les épaules :

– Je ne comprends pas.

De Boulion était debout à l'autre bout de la pièce.

Il observait la scène du coin de l'œil.

Frogenson sourit à nouveau.

- Je vais vous expliquer.
- Il est temps. J'ai beaucoup d'ouvrage.
- Eh bien ! Imaginez-vous que je voulais acheter cette terre.
- Vous ?
- Oui. Mais vous l'avez prise avant moi.
- Cela ne me dit pas pourquoi vous venez me voir.

Frogenson se décida :

- Cette terre-ci, vous ne pourriez pas me la vendre ?
  - Vous la vendre, mais je viens de l'acheter.
  - Vous pourriez vous en acheter une autre.
- Laflamme le regarda en face.
- Et vous ? Vous ne pouvez pas vous en acheter une autre ?
  - Non, car je veux celle-ci. Tout d'abord j'ai plusieurs amis à Jenneville et j'aime beaucoup l'endroit, comme ça, près d'un lac...
- Il y eut un long silence.

Frogenson reprit :

– Qu'en dites-vous ?

Laflamme répondit calmement :

– Ma terre n'est pas à vendre.

Dédé approuva du coin de l'œil.

Frogenson ne se découragea pas.

– Vous avez payé cette terre quatre mille ?

– Qui vous l'a dit ?

– Je me suis informé. Alors, c'était quatre mille ?

– Oui.

– En bien, je vous en donnerai le double.

Laflamme ne parut pas impressionné.

– Le double ?

– Oui.

– C'est tout ce que vous vouliez me demander...

– Mais...

– J'ai du travail monsieur...

– Vous refusez mon offre ?  
– Non seulement je refuse, mais je veux garder cette terre.

Frogenson commençait à se sentir mal à l'aise.  
– Mais songez à la terre que vous pourriez acheter avec huit mille.

– Ça ne m'intéresse pas.

Laflamme se leva.

– Bonjour messieurs.

– Attendez, dit Frogenson.

– Quoi ?

– Si je vous offrais dix mille ?

– Je vous le répète que je ne veux pas la vendre.

Frogenson soupira :

– Moi qui ai toujours rêvé habiter ici. Vous refusez de me vendre, même à... tenez, je vous donne quinze mille.

– Quinze mille ?

– Parfaitement.

Laflamme jeta un coup d'œil à Dédé.

Celui-ci fit signe que non.

Puis, il lui montra avec ses doigts le chiffre

25.

– Monsieur Frogenson, mettez le prix que vous désirez, ça ne m'intéresse pas.

De Boulion intervint.

– Monsieur Laflamme, soyez raisonnable. Ce brave monsieur, depuis sa plus tendre enfance désire habiter ici.

– Et puis ?

– Faites-lui un prix. Le prix que vous voudrez.

Laflamme sourit amèrement.

– Le prix que je veux ?

Frogenson approuva.

– Eh bien vingt-cinq mille, là. Et maintenant partez.

– Un instant.

– Quoi ?

– Vous avez dit vingt-cinq mille ?

– Oui, vous ne voulez pas dire...

Frogenson sourit :

– Monsieur, je vais vous dire un secret.

– Ah.

– Je suis millionnaire. Cette terre m'a toujours tenté. Vous me demandez vingt-cinq mille et bien, je vous le donne. Je réaliserai enfin le rêve de ma vie.

– Mais je ne voulais pas vendre.

– Pardon, fit Dédé, vous avez dit que pour vingt-cinq mille, vous vendriez.

– Mais...

– Vous n'avez pas le droit de changer de parole.

– Eh bien, je vais vendre à une condition.

– Laquelle ?

– Je veux être payé en argent.

Le millionnaire parut surpris :

– En argent ? mais pourquoi ?

– Vous connaissez les banques... un chèque de

vingt-cinq mille. Il y aurait enquête etc...

— Je vois, je vois...

Frogenson se leva :

— Vous allez me signer un papier.

— Quel genre de papier ?

— Du papier comme quoi vous acceptez de me vendre votre terre pour vingt-cinq mille dollars.

— Comme vous voudrez.

— Cet après-midi, je reviendrai et vous apporterai l'argent.

— C'est entendu.

On prépara le papier.

Laflamme signa.

Puis De Boulion signa à son tour comme témoin.

Frogenson mit la feuille dans sa poche.

— Je reviendrai cet après-midi.

— Très bien, je vous attends.

Les deux hommes sortirent.

Une demi-heure plus tard cependant Dédé revenait à la maison.

— Tiens, c'est vous, monsieur André ?

— Oui. Et vous avez vu ça ?

— Oui, j'ai bien vu ça.

— Vingt-cinq mille piastres.

— Combien me donnez-vous là-dessus ?

Dédé se mit à calculer.

— Tout d'abord, nous vous remettons vos quatre mille dollars.

— C'est juste.

— Il restera donc vingt-et-un mille ?

— Oui.

— Là dessus, vous recevez trente pour cent.

— Soit ?

— \$6,300 dollars exactement. C'était notre marché. Laflamme soupira :

— C'est une belle somme.

— Je vous l'avais promis.

– Mais vous faites beaucoup plus que moi.

– C'est vrai, mais n'oubliez pas que je ne suis pas seul à partager.

– Vous avez raison.

Il y eut un silence entre les deux hommes.

– Mais comment faites-vous pour pouvoir avoir des acheteurs qui paient tant ?

– Ah, voilà mon secret.

– Je suppose que vous faites cela en plusieurs endroits ?

De Boulion sourit :

– Oui, surtout dans plusieurs pays.

– Je vois.

Les deux hommes dînèrent ensemble.

Vers deux heures et demie la voiture de Frogenson s'arrêta devant la porte.

– Je me cache dans l'appartement d'à côté, dit Dédé.

– Très bien.

Dédé sortit.

Au même moment le millionnaire frappait à la porte.

– Entrez !

Frogenson entra.

– Bonjour monsieur Larouche.

– Bonjour monsieur Frogenson.

Il y eut un court silence.

– Vous avez l'argent ?

Frogenson mit la main sur sa valise.

– Ici.

– Parfait.

– J'ai aussi apporté les papiers pour rédiger l'acte de vente.

Il ouvrit la valise.

Il remit à Laflamme un paquet enveloppé dans de la gazette.

– Comptez !

Laflamme prit la liasse de billets.

Il compta.

– Et bien ?

– Le compte y est.

Laflamme prit le papier et lut :

– Je soussigné Pit Larouche accuse réception de la somme de \$25,000 dollars pour la vente de ma maison, ma terre, mes bâtiments, mes animaux, ainsi que tous les instruments aratoires à monsieur George Frogenson.

Sans hésiter, Laflamme signa.

– Alors, c'est fini.

– C'est fini.

– Quand viendrez-vous habiter ici ?

– Le plus tôt possible. Quand pouvez-vous partir ?

– Dès demain.

– Très bien. Je serai ici demain matin. Vous me remettrez les clefs de la maison.

– Parfait.

Frogenson salua et sortit.

Aussitôt, Dédé apparut.

– Tout est correct ?

Il prit l'argent, le compta et en remit une partie à Laflamme.

– Voilà.

– Merci.

– Vous êtes content ?

– Tout a bien été.

De Boulion lui tendit la main.

– Au revoir monsieur Laflamme ?

– Vous partez déjà ?

– Il le faut.

– Je ne vous reverrai plus ?

– Probablement jamais.

– Alors bonne chance.

– Vous pareillement. Et avant de partir, un petit conseil.

– Quoi ?

– Vous faites mieux d'oublier ce qui s'est passé ici.

— Je vous comprends. Au revoir.

Dédé sortit.

Laflamme n'entendrait plus jamais parler de lui.

— Voilà un six mille piastres bien gagné, pensa-t-il.

Mais comment se fait-il que De Boulion ait pu trouver un acheteur pour acheter la terre à vingt-cinq mille dollars ?

## VI

Dans un petit entrefilet des journaux, on pouvait lire :

— Henri De Verne échoue dans sa tentative.

Le Français Henri De Verne qui disait être venu au Canada pour retrouver un trésor caché par ses ancêtres a échoué dans sa tentative.

Il a suivi le plan à la lettre et n'a rien trouvé.

Il a décidé de rentrer en France.

Il ne faut pas oublier que cette affaire avait fait parler beaucoup de monde. Il y avait même eu un assassinat, la femme du français, assassinat qui n'avait jamais été éclairci.

Le Français s'en retourne dans son pays, déçu non seulement de ne pas avoir trouvé ce qu'il cherchait, mais surtout d'avoir perdu celle qu'il chérissait plus que tout au monde.

Paul Verchères attendait donc incessamment

le retour de son cousin.

Il ne se trompait pas.

Guy arriva par le train du matin.

Paul n'était pas encore parti pour Police-Journal.

– Bonjour Paul.

– Tiens c'est toi Guy ! Tu as fait un bon voyage ?

– Excellent.

– Et puis ?

Guy haussa les épaules :

– Tu as lu les journaux ?

– Oui.

– Alors...

– Tu as perdu ton temps ?

– Non puisque je te dis que j'ai fait un bon voyage.

– Et bien tant mieux.

Il y eut un silence.

– Tu ne travailles pas aujourd’hui ?  
– Si, je partais justement, déclara le journaliste.

Paul passa son paletot.

– Alors, nous nous reverrons ce soir ?  
– Oui, ce soir.

Paul sortit.

Aussitôt Guy bondit vers le téléphone.

Il fit plusieurs appels téléphoniques.

Il passa plus d’une heure au téléphone.

Aussitôt qu’il eut terminé il ressortit en vitesse de son appartement.

Qu’avait donc l’Arsène Lupin canadien français ?

\*

Le Français Henri De Verne n’était pas retourné en France.

Il était à Montréal.

Il avait rejoint son ami De Boulion qui avait loué une chambre dans une maison basse d'un quartier peu fashionnable.

Deux autres hommes étaient venus les rejoindre.

Pendant que Guy Verchères était chez lui, nos quatre hommes étaient attablés autour d'une petite table devant un paquet d'argent.

— Ce n'est pas trompant, dit De Boulion, nous avons exactement soixante-dix mille dollars.

De Verne siffla :

— Hum ! C'est une belle somme.

— Je te crois.

De Verne se mit à compter de l'argent.

— Il y a des dépenses à calculer, mon voyage à Ottawa...

Il semblait hésiter.

Enfin, il se tourna vers les deux autres hommes :

— Revenez ce soir.

– Quelle heure ?

– Disons huit heures, et vous aurez votre part.

– Entendu.

Les deux hommes sortirent.

De Verne regarda son ami :

– Dédé, dit-il, tu vas aller à la gare.

– Pourquoi ?

– Prendre des billets pour le train de nuit.

– Où voulez-vous aller ?

– Aux États-Unis.

– Quelle ville ?

– Ça importe peu pour le moment. Le plus important c'est de partir ce soir.

– Très bien.

– Et n'oublie pas. Jette tous tes papiers au nom de Boulion, moi je jette les miens au nom de De Verne.

– Mais il nous faut passer les lignes.

– Et tes papiers... tes vrais ?

– Vous avez raison.

Dédé se leva.

– Je vais acheter les billets. ,

– Bien.

Il sortit et se dirigea vers la gare centrale.

Il demanda l'horaire de plusieurs villes des États-Unis.

Enfin il opta pour un train qui devait partir à dix heures le même soir.

Puis il revint immédiatement vers sa chambre.

De Verne l'attendait.

– Où allons-nous ?

– À Boston.

– Tu vas m'aider.

– Pourquoi ?

– J'ai une centaine de lettres à adresser.

– Une centaine de lettres ?

– Oui.

– Mais je ne comprends pas.

Henri sourit :

– Pauvre imbécile. Tu ne sais donc pas que nous ne pourrons pas passer cet argent aux douanes.

– Alors ?

– Mais nous la mallons à des noms fictifs, peste restante, Boston, tu comprends ?

– Pourquoi ne pas en faire un paquet et l'envoyer ?

– Il serait inspecté.

Les deux hommes se mirent à l'œuvre.

– J'enlève vingt-mille sur le montant pour nos deux copains.

Ils seront satisfaits ?

– Il le faudra bien.

Une heure plus tard, les enveloppes étaient prêtes à être postées.

– Nous ne les mallerons qu'en partant.

Ils posèrent les timbres.

– Tu ne crois pas que ça peut éveiller les

soupçons, cent enveloppes adressées à poste restante ? demanda Dédé.

— Voyons, tu sais bien qu'ils reçoivent beaucoup plus que cent enveloppes adressées à poste restante.

— Bon.

Il était midi.

— Nous allons dîner.

Les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers un restaurant.

Pendant ce temps, Guy Verchères n'avait pas perdu son temps.

Il était allé rendre visite à son ami Théo Belœil.

Les deux hommes avaient discuté longtemps, puis Verchères était parti.

Il avait recommencé sa série d'appels téléphoniques.

Vers quatre heures, il entra chez lui.

Que fait donc Guy Verchères ?

## VII

À huit heures moins quart, les deux comparses des Français se présentèrent à la chambre.

De Verne les reçut.

– Entrez, chers amis, entrez.

Il les fit asseoir.

– Nous allons régler nos comptes tout de suite.

– Bien.

– Nous avons \$5,000 dollars de dépenses environ. Tenez les voici.

Il leur tendit une feuille signée.

Ils jetèrent un coup d'œil.

– Très bien.

– Il reste donc \$65,000 dollars. Je vous avais promis chacun 15%, c'est ça ?

– Oui.

– Ça représente exactement \$9850.00. Nous avons décidé de vous donner \$10,000.

– C'est parfait.

Les deux hommes semblaient bien contents.

Ils empochèrent l'argent.

– Nous vous remercions.

– C'est moi qui vous remercie, dit De Verne.

Soudain on frappa à la porte.

– Qu'est-ce que c'est ? fit De Bouillon.

– Va ouvrir Dédé.

Dédé obéit.

Il se trouva en face d'un homme d'une quarantaine d'années.

– Monsieur Laflamme.

Laflamme poussa la porte et entra.

– Bonsoir messieurs.

Dédé semblait mal à l'aise.

– C'est monsieur Laflamme, le type qui...

Henri l'interrompit :

– Que voulez-vous monsieur ?

Laflamme, debout au centre de la pièce, souriait :

– Vous ne croyiez pas me revoir si tôt, n'est-ce pas ?

– Enfin, monsieur Laflamme, allez-vous...

Laflamme l'interrompit.

– Vous vous trompez monsieur De Boulion.

– Comment ça ?

D'un geste vif, Laflamme arracha sa grosse moustache et ses sourcils rapportés.

Puis brandissant un revolver, il dit simplement :

– Permettez-moi de me présenter, mon véritable nom est Guy Verchères.

Les quatre hommes se mirent à trembler.

Henri bégaya :

– Guy Verchères.

Dédé était pâle comme un drap.

Verchères reprit très calme de lui :

– Monsieur De Verne, je vous appelle De Verne, mais je sais bien que c'est un faux nom.

– Mais...

– Je disais donc que votre carrière de racketteur est terminée.

Les quatre hommes se regardaient.

Ils voyaient bien qu'ils étaient perdus.

Verchères s'approcha de la porte et l'ouvrit.

– Entrez messieurs.

Théo Belœil, suivi de quatre policiers, parut.

Puis trois autres hommes, dont monsieur Frogenson entrèrent.

Verchères se tourna vers ces trois derniers.

– Ce sont bien vos hommes ?

– Oui, dirent-ils.

Belœil s'approcha.

– Je regrette messieurs, mais vous allez être obligé de me suivre.

– Mais, avez-vous un mandat ? demanda De Verne.

- Certainement.
  - Et pourquoi nous arrêtez-vous ?
  - Ça, vous le verrez rendus à la cour. Suivez-nous. Vous vous expliquerez devant le juge.
- Et le petit groupe sortit.
- Verchères revint chez lui, il était tout souriant.
- D'où viens-tu demanda Paul ?
- Guy enleva son paletot.
- Tu n'es pas venu souper ?
  - Comme tu vois.
  - Qu'est-ce que tu as fait ?
  - Prends ton caryon, je crois que j'ai une bonne primeur à te donner.
  - Comment ça ?
  - Je viens de mettre Henri De Verne sous verrou.
- Paul faillit tomber à la renverse.
- Le Français ?
  - Lui-même.

- Pourquoi ?
  - Tout d'abord parce qu'il a commis un crime.
  - Un crime ?
  - Oui. Il a tué celle qui se faisait passer pour sa femme.
  - Mais pourquoi ?
  - Je vais t'expliquer. Tout d'abord, sache que je n'ai jamais été à Ottawa.
  - Hein ?
  - J'étais à Jenneville.
  - Jenneville ?
  - Oui. J'ai répondu à une annonce que De Verne ou plutôt son comparse a fait paraître sur le journal. Une annonce pour un associé.
  - Ensuite ?
  - J'ai acheté une terre.
- Paul n'en revenait pas.
- Il prit des notes.
- Guy poursuivit :
- Puis un soir, De Boulion, l'ami de De Verne

est venu creuser avec deux compagnons. Ils ont mis quelque chose dans la terre.

- Quoi ?
- Des petites parcelles d'or.
- Mais pourquoi ?
- Tu vas voir. Deux jours plus tard, De Boulion revenait avec un riche financier qui s'occupait de mines. Il lui montra les parcelles qu'il avait trouvées. Le financier n'y vit que du feu.
- Il y a une mine d'or ici, se dit-il.  
Alors il vint me trouver.
- Pourquoi ?
- Pour acheter la terre.
- Tu l'as vendue ?
- Oui vingt-cinq mille.
- \$25,000, fit Paul abasourdi.
- Parfaitement.
- Et où est cet argent ?
- J'avais 30% de cette somme.

– Ils te l'ont donné ?

– Oui.

– Mais cette affaire de trésor ?

– Henri De Verne n'est pas un fou, loin de là.

Il voulait attirer toute l'attention du public, de la police, enfin de tout le monde pendant que son ami faisait tout le travail. Il a bien failli m'entraîner à Ottawa.

– Je sais.

Il y eut un silence.

Puis Paul demanda :

– Mais le crime ?

– De Verne l'a sans doute commis pour se débarrasser d'une comparse trop gênante.

– Je comprends.

– Nous en saurons plus long à l'enquête.

L'enquête préliminaire eut lieu dès le lendemain matin. Guy Verchères fut le premier témoin :

– Votre nom ? demanda le juge.

– Guy Verchères.

– Que savez-vous de cette affaire ?

Verchères raconta ce qu'il avait dit à son cousin la veille.

Puis vinrent les trois riches financiers.

Le premier témoin entra dans la boîte.

– Votre nom ?

– George Frogenson.

– Vous avez acheté une des terres sur lesquelles ce monsieur était supposé avoir trouvé de l'or ?

– Oui votre honneur.

– Comment cela est-il arrivé ?

– J'ai reçu une lettre à mon bureau me disant que monsieur avait vu par hasard une petite parcelle brillante dans un terrain. Il a fait examiner cette petite parcelle brillante et on lui a dit que c'était de l'or.

– De l'or ?

– Oui votre honneur. Puis il disait plus loin

qu'il aimeraient bien acheter cette terre pour ouvrir une mine mais il n'avait pas assez d'argent.

– Et puis ?

– Eh bien, j'ai mordu à l'hameçon.

– Comment ça ?

– J'ai téléphoné à ce monsieur qui disait s'appeler André Dupuis. Je lui ai dit que s'il voulait me donner le tuyau, je lui donnerais une grosse commission. Il a accepté.

– Et vous avez acheté la terre ?

– Après l'avoir examinée. Ce monsieur m'a montré l'endroit où il avait trouvé ces parcelles d'or. J'ai creusé et en ai trouvées d'autres. Alors, j'ai acheté la terre, sans savoir que ce fameux monsieur Laflamme n'était autre que l'illustre Guy Verchères.

– Vous n'avez rien d'autre à déclarer ?

Frogenson réfléchit.

Puis il déclara :

– C'est tout votre honneur.

– Vous pouvez vous retirer.

Frogenson sortit de la boîte.

Puis les deux autres financiers vinrent témoigner tour à tour.

Ils racontèrent à peu près la même chose que Frogenson.

La preuve était claire.

Henri De Verne avait voulu les rouler.

Puis il y eut le fameux témoignage surprise.

Le juge appela un médecin.

– Docteur Bertrand.

Verchères fut surpris.

Il connaissait Bertrand.

C'était un spécialiste pour la tête.

– Votre nom ? demanda le juge.

– Docteur Louis Bertrand.

– Vous avez examiné monsieur Henri De Verne ?

– Non seulement je l'ai examiné mais j'ai réussi à le faire parler.

– Comment ça ?

– Tout d'abord, je dois dire qu'Henri, bien qu'étant très intelligent, n'est pas tout à lui.

– Expliquez-vous.

– Henri De Verne devait être un fin filou pour prendre de gros financiers au piège. Mais cependant, il souffrait de la manie des grandeurs.

Verchères comprit.

Il trouvait curieux que le docteur déclara Henri fou, mais maintenant, il comprenait.

– Si monsieur De Verne, de son vrai nom, monsieur Schwartz, a commis un crime, car il a avoué que c'était lui qui avait tué Liane Forin sa supposée femme, c'est à cause de la manie des grandeurs. Il voulait faire parler de lui. S'il a inventé cette affaire de trésor, c'est encore à cause de cette manie des grandeurs. Je déclare donc que Henri De Verne souffre d'une maladie de tête.

– Merci docteur.

Au procès de meurtre de De Verne, on prit le témoignage du docteur en considération.

Schwartz, alias De Verne fut condamné à

vingt-cinq années de travaux forcés.

De Boulion qui avait aussi participé au crime fut condamné à la même sentence.

Tant qu'aux deux autres compagnons qui avaient airé les Français, il écopèrent de chacun dix ans de travaux forcés.

Le juge, lorsqu'il prononça les sentences, ajouta à la fin :

— Je ne peux terminer cette affaire sans mentionner le nom de quelqu'un que vous connaissez bien, Guy Verchères.

Il y eut des chuchotements dans la salle.

— Sans monsieur Verchères, le mystère de la mort de la femme d'Henri De Verne serait resté un mystère.

Il y eut des approbations générales.

— Sans monsieur Verchères, continua le juge, plusieurs financiers se seraient fait rouler de la belle façon. Donc au nom de tous, je remercie GUY VERCHÈRES.



Cet ouvrage est le 848<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.